

—Prenez garde, Médéric, vous allez trop loin dans vos appréciations. La vérité est que, comme moi, vous avez été surpris du mariage de Mme de Savenay avec le colonel de Vandières. En somme, cela n'a rien de si étonnant. Mme de Savenay est encore une très belle femme ; le colonel lui a rendu un service de premier ordre en payant ses créanciers. Il l'aura remarquée et elle lui a donné sa main pour s'acquitter d'une dette de reconnaissance.

Ce raisonnement était parfaitement logique et Médéric dut, malgré ses préventions, le reconnaître. Cependant il hasarda cette remarque :

—Qui nous prouve que le colonel de Vandières n'était pas l'amant de Mme de Savenay ?

Le docteur ne lui laissa pas le temps de développer une insinuation que sa droiture repudiait.

—Voyons, mon ami, vous improvisez là un roman qui me paraît pécher par la base. Le colonel de Vandières a la réputation d'un brave soldat et nous ne pouvons, sans aucune preuve, en faire le héros d'une vilaine histoire d'adultère.

—La passion, répliqua Médéric, fait oublier l'honneur aux plus braves. Dans ma situation, il m'est permis de tout supposer.

Il répéta au docteur la révélation que son père lui avait faite, après sa condamnation.

—Pourquoi ne l'a-t-il pas dit au jury ? demanda le docteur.

—Parce qu'on ne l'aurait pas cru.

—Ce qui prouve, conclut le docteur, que ses soupçons ne reposent pas sur une base sérieuse.

—Peut-être ! fit Médéric sur un ton sombre. Notre piste est très vague, c'est certain ; mais pour l'instant, nous n'avons que celle-là et je suis décidé à la suivre jusqu'au bout.

—De la prudence, Médéric !

—Soyez tranquille : je sais trop ce qu'il en coûte à un honnête homme de se voir accuser et condamner d'après de fausses apparences. Je me renseignerai dans l'ombre, sans compromettre personne, et je n'agirai qu'en connaissance de cause.

Tendant la main au docteur :

—Merci, lui dit-il, pour la vigueur avec laquelle vous avez défendu mon père contre l'individu qui sort d'ici. Le témoignage de cet individu nous a été fatal. Il le reconnaît lui-même et il n'en éprouve aucun regret ; bien mieux, il s'en félicite.

—Tout autre, à sa place, Médéric, ne penserait pas autrement. Il faut connaître Jordanet pour avoir la conviction de son innocence. Mascarot ne l'a point chargé aux assises ; il a dit ce qu'il savait, c'était son devoir. Je vous quitte, mon cher enfant ; j'ai un malade à visiter. Je reviendrai déjeuner ; ensuite, j'irai voir Suzanne.

Au nom de la fille de Mascarot, les traits du blessé se détendirent. Le docteur parti, Médéric repassa dans sa mémoire tous les détails de la conversation qu'il avait écoutée, de son lit, sans en perdre un seul mot.

Combien il regrettait de n'avoir pu observer la physionomie de l'ancien comptable quand, mis au pied du mur par le docteur, cet homme était obligé de préciser sa pensée. Mais s'il n'avait pas vu Mascarot, il l'avait entendu, et ses intonations hésitantes, fausses, lui sonnaient encore à l'oreille. Cet homme, pour lequel il ressentait une aversion instinctive, insurmontable, était le père de Suzanne, si belle, si gracieuse, si franchement bonne et compatissante ! Le pauvre Médéric devait s'avouer que si le père lui faisait horreur, en revanche, la fille le transportait d'admiration !

Le docteur Walter n'était pas partisan de la solitude pour les malades confiés à ses soins. A son retour, il fit dresser la table dans la chambre de Médéric et y prit place avec sa fille.

—Mon cher enfant, dit-il à l'infortuné bicycliste, je vous ordonne, comme remède interne, de manger un œuf à la coque et de boire un verre de vieux bordeaux mouillé d'eau de source. J'ai pensé qu'il ne vous serait pas désagréable d'avoir de la compagnie et je me suis permis de vous inviter chez vous.

—C'est trop de bonté !

Il remarqua le franc sourire de Catherine. Il s'était redressé à demi, et pour le soutenir, elle lui avait glissé un coussin sous son oreiller.

Il la remercia de tout son cœur ; mais, loin d'être ébloui par la belle carnation de cette vigoureuse blonde, aux cheveux abondants et nattés à l'alsacienne, il la comparait en lui-même à l'autre, si fine, si idéale.

Durant le repas, le docteur Walter s'appliqua à ne rien dire qui pût attrister le moral déjà si éprouvé de son hôte. Il raconta quelques histoires plaisantes du pays.

Certains de ses malades abusaient des crus d'alentour. Il leur prescrivait le régime exclusif du lait ; mais dès que ces incorrigibles se sentaient la tête et l'estomac libres, bien vite ils retournaient au vin blanc, d'abord avec une modération causée par la peur de mourir avant leur tour, puis avec une fréquence qui les faisait retomber au plus bas.

L'un de ces ivrognes était le héros d'une aventure que le docteur ne se lassait pas de narrer à ses clients pour les dérider.

Cet individu, surnommé Futaille par ses compatriotes, s'était attardé un soir chez un de ses confrères en dégustation. Sa femme vint l'y relancer, vers minuit ; mais comme il avait encore soif, il la renvoya en la poussant dehors par les épaules.

—J'en ai assez, de cette vie-là, s'écriait-elle ; j'ves m'nayer dans la Marne, tu n'me retrouv'ras pas à la maison !

—C'est ça, lui dit Futaille en refermant la porte ; j's'ai bien débarrassé et toi aussi.

A deux heures du matin, il rentrait chez lui, complètement ivre, mais encore ferme sur ses jambes. Il trouva sa femme couchée et ronflant.

—Que faites-vous ici, madame ? lui cria-t-il en la tirant par les pieds.

—C'est moi, mon homme, dit la malheureuse ; c'est ta femme.

—Vous mentez, madame ! répliqua Futaille : ma femme s'en est allée s'nayer dans la Marne et j'suis veuf. Vous n'avez pas honte de vous trouver ici à pareille heure ! Sortez, et plus vite que ça !

Et il la jeta dehors sans lui laisser le temps de passer sa robe.

Ce beau trait accompli, il s'enferma à clef, se coucha et s'endormit. Le lendemain matin, retrouvant sa femme blottie dans l'étable, Futaille prétendit qu'il ne se souvenait de rien.

Ce récit fit rire Médéric malgré lui.

Avant de ressortir, le docteur Walter alla chercher dans sa bibliothèque un roman d'Alexandre Dumas : le "Capitaine Pamphile".

Il l'apporta au blessé.

—Voici de quoi vous distraire, lui-il. J'ai dans ma bibliothèque, une riche collection d'ouvrages composés par des auteurs gais. Leur bonne humeur naturelle, leur penchant à voir tout en rose, à s'amuser d'un rien, se communique au lecteur. Certains attristés qu'on appelle, en terme de médecine, des hypocondriaques, toujours occupés de leur personne, emprisonnés dans un égoïsme chronique, devraient lire et relire ces ouvrages bienfaisants. J'en ai guéri quelques-uns en leur faisant prendre du Dumas en guise de potion. Quant aux blessés qui, comme vous, attendent de la nature la réparation de leurs accrocs, ils abrègent le temps en se laissant bercer par les histoires de ce charmeur impérissable. A tantôt, mon cher enfant.

Le docteur se rendit chez Mascarot avec Catherine, qui avait hâte de revoir son amie.

Médéric, resté seul, essaya de lire ; mais les mots défilaient, vides de sens, devant ses yeux.

Sa pensée était ailleurs. Elle allait à son père, à sa mère et à ses sœurs, dont il se dépeignait l'inquiétude, à ce Mascarot que le hasard avait rapproché de lui, et enfin, à Suzanne.

Il lui tardait aussi de recevoir la réponse de M. Salvater. Il se prenait à espérer que cet excellent homme, toujours prêt à obliger, viendrait le voir à Crézancy.

Médéric n'avait eu qu'une chance dans sa vie, celle de travailler pour un patron humain, affranchi de tous les préjugés. Sans M. Salvater, que serait-il devenu, après la condamnation de son père ! Maintenant, grâce à lui, il s'en tirerait encore, il ne manquerait jamais d'ouvrage. M. Salvater, il n'en doutait pas, lui tiendrait compte d'un accident survenu à son service, ne le laisserait pas sans ressources pendant ce chômage forcé.

Catherine rentra seule ; son père avait été appelé, à deux lieues de Crézancy, par un malade.

Elle frappa à la porte de Médéric et lui demanda s'il avait besoin de quelque chose. Il la pria d'entrer, et elle alla s'asseoir auprès de la fenêtre, en face de lui.

Une tristesse profonde se voyait sur le visage de la belle fille, d'ordinaire si riieuse. Des larmes brillaient dans ses yeux.

—Mademoiselle Suzanne est donc bien mal ? demanda Médéric avec une inquiétude qu'il ne prenait pas la peine de dissimuler.

—Elle va mieux qu'hier, paraît-il ; mais je l'ai trouvée si pâle, si affaiblie, que j'en suis effrayée.

—Vous l'aimez bien, n'est-ce pas ?

—Qui n'aimerait pas Suzanne ! c'est la douceur et la bonté mêmes. Par malheur, elle a perdu sa mère étant encore très jeune et, depuis, elle n'a jamais eu de réelle satisfaction.

—Pourtant, son père paraît être aux petits soins pour elle.

—Son père !

Et Catherine détourna la tête.

Médéric ne laissa pas échapper cette occasion de se renseigner sur l'ancien comptable de la banque Savenay.

M. Mascarot n'aurait-il que les apparences d'un bon père ?

—Il adore sa fille, mais avec cette jalousie atroce qui a obligé sa seconde femme à se séparer de lui. Il la séquestre pour ainsi dire, et s'il n'avait crainte de s'aliéner mon père en qui il a une confiance illimitée, il ne m'aurait pas permis de devenir l'amie de Suzanne.

—Sa seconde femme, demanda encore Médéric, était beaucoup plus jeune que lui ?